

Il se prépare maintenant de grandes merveilles derrière la toile de l'Opéra; les peintres et les décorateurs sont à l'œuvre; on bâtit des palais et des églises, on perce des rues et des places publiques, on élève des maisons et des villes; le chef des ballets et de la scène dessine des pas, forme des groupes, organise des masses, règle toute la stratégie de la mise en scène et de la danse; l'ordonnateur des costumes prend ses mesures et fait tailler magnifiquement le velours, le brocard et la soie; cependant tous les instrumens de l'orchestre manoeuvrent et se disciplinent sous le commandement de M. Habeneck; les virtuoses du chant, Levasseur, Nourrit, Falcon, s'exercent aux mouvemens tendres ou passionnés du duo, du quatuor et du finale; les chœurs cherchent l'ensemble et l'accord des masses harmoniques; les danseurs exécutent des passes et des entrechats, la vive et brillante armée de bayadères s'élance en avant, lève la jambe et sourit; le machiniste organise ses poulies, ses trappes et ses ficelles, et les garçons de théâtre courent d'échelons en échelons, du parquet aux frises. Tout est en mouvement, tout le monde travaille, tout le monde s'agite. Le grand ouvrage depuis si long temps promis et attendu, la *Saint-Barthélemy* de Mayer-Beer [Meyerbeer], est cause de ce bruit, de cette ardeur, de cette activité; l'Opéra n'a jamais eu, de mémoire de directeur, une plus immense machine à mettre en mouvement; ses forces connues, ses ressources ordinaires n'y auraient point suffi; il a fallu qu'il les augmentât dans certaines parties et que, pour d'autres, il les tint au grand complet. La grosse réserve des basses et des violoncelles a reçu plusieurs recrues; les chœurs se sont fortifiés d'un notable supplément, et la danse a convoqué le ban et l'arrière-ban des figurans et des comparses. Ainsi, tout ce que les jambes de l'Opéra ont de force et de légèreté, ses gosiers de mélodies et de puissance, son luxe de splendeur et d'éclat, tout cela sera mis en œuvre au profit de M. Meyer-Beer [Meyerbeer]. On ne sait point encore le jour où on lèvera la toile pour étaler aux yeux du public ces grandes préparations et lui en demander son avis: certains augures désignent les derniers jours du mois présent; d'autres renvoient les impatiens à la première lune de février: ce qu'on peut dire, c'est que, dans trois semaines, l'apparition de la *Saint-Barthélemy* sera une chose imminente, si ce n'est point une chose accomplie. On pourrait jouer dès aujourd'hui les trois premiers actes; le reste de l'ouvrage est en pleine répétition.

Un incident assez singulier a failli cependant retarder encore cet espoir d'une prochaine représentation. M. Mayer-Beer [Meyerbeer], qui demande, dit-on, beaucoup de choses, demandait, entre autres, dix cloches à mettre en branle, pour donner le signal du massacre des protestans. Voilà tout l'Opéra en émoi: comment s'arranger de ces dix cloches? D'abord, il faut le temps de les fondre; quand elles seront fondues, M. Mayer-Beer [Meyerbeer] voudra peut-être qu'on les baptise; après le baptême, où les placera-t-on? aura-t-on aussi dix clochers et dix églises? Si M. Mayer-Beer [Meyerbeer] se contentait de dix sonnettes, à la bonne heure; mais il exige de véritables cloches, de ces cloches qu'on ne remue et qu'on ne fait parler qu'à grands tours de bras; de ces vénérables cloches accompagnées d'un bedeau et d'un marguillier. Le moindre danger de cette assourdissante fantaisie était d'ébranler la salle et de briser les oreilles du public par les salves multipliées d'un bruyant carillon, sans compter les autres inconvéniens, tels, par exemple, que la démolition des

voûtes et des frises par le poids de ces énormes instrumens de fonte, un peu moins légers que l'archet d'Habeneck et de Norblin, que les doigts de Wogt [Voigt] et de Tulou. On a fait pendant huit jours beaucoup de diplomatie autour de ces dix cloches; à la fin, M. Mayer-Beer [Meyerbeer] a lâché la corde, renonçant à faire concurrence aux paroisses de Paris. M. Mayer-Beer [Meyerbeer] a eu raison: il y a quelque chose qui vaut mieux, pour le succès d'un opéra, que le tintement de toutes les cloches de la chrétienté, ce sont les belles et fécondes inspirations du compositeur, et c'est très certainement ce qui ne manquera point au nouvel ouvrage de M. Mayer-Beer [Meyerbeer]. Qu'on y trouve beaucoup de morceaux pareils au duo de Bertram et d'Alice et au trio du cinquième acte de *Robert-le-Diable* [Robert le Diable], et on ne regrettera point le morceau d'ensemble des cloches de Saint-Roch, de Saint-Sulpice et du bourdon de Notre-Dame. Ainsi, nous aurons bientôt la *Saint-Barthélemy*, moins les dix cloches. On s'attend à un magnifique succès; espoir qui se fonde sur la réputation et le talent prouvé de M. Mayer-Beer [Meyerbeer], le mérite et le zèle des artistes chargés de l'exécution de l'ouvrage, et le goût somptueux de M. Duponchel, qui n'épargnera ni le luxe des costumes ni la splendeur des décors et des ornemens.

Comme pour préparer le public à tout cet éclat, M. Duponchel vient de faire peindre et dorer le foyer de l'Opéra, qui, sans reproches, avait besoin d'un peu de toilette; M. Véron l'avait transmis à M. Duponchel, bien terne et bien fané. Maintenant, il a repris ses vives et fraîches couleurs; sa nouvelle parure est éclatante, mais sans recherche; elle se distingue plutôt par une élégance de bon goût. Je ne lui reprocherai que ces espèces d'éventails de taffetas cramoisi qui décorent le sommet des portes et des fenêtres; cela sent un peu le salon de cent couverts pour noces et festins. Le plafond est d'un effet charmant. Des arabesques d'or y courent sur un fond vert d'une nuance délicate et ménagée habilement; c'est une imitation des ornemens qu'on retrouve en Espagne aux voûtes des palais moresques. Ce décor saisit d'abord la vue par la vivacité et la variété des teintes, tandis que le blanc mat qui recouvre les murs du foyer et les filets d'or qui descendent le long des colonnes donnent à l'ensemble de cette longue et vaste galerie un aspect riant et lumineux. L'inauguration du foyer rajeuni a eu lieu vendredi dernier, au grand ébahissement de nos dandys qui ont promené toute la soirée leurs binocles de colonne en colonne, de porte en porte et d'arabesques en arabesques. Le lendemain, le bal masqué y installait ses dominons noirs et roses.

L'année 1836, comme sa sœur la défunte année, est d'une gaité folle tout en sortant de son berceau; elle vient de naître; elle a vécu à peine une semaine, que cet enfant de huit jours se met un masque au visage et court le bal. Toutes les murailles sont couvertes d'affiches qui l'invitent à se travestir, et le vent ballotte à la porte de tous les théâtres des enseignes illuminées, avec cette inscription en lettres rouges, bleues ou jaunes: *Bal masqué à minuit*; le théâtre du Palais-Royal ouvre ses bals d'artistes, l'Opéra-Comique ses fêtes de nuit; le théâtre des Variétés décroche son habit de Pierrot, et commence son galop et son tourbillon; puis c'est l'Ambigu et la Gaité, et la salle Ventadour, que sais-je? Il y a plus de bals

qu'il n'y a de danseurs, plus de plaisirs à vendre qu'il n'y a certainement de gens disposés à en acheter.

L'Opéra est le haut seigneur et l'aristocrate du carnaval; on n'y danse pas, on n'y galope pas, tout au plus y peut-on marcher. La *pierrette* en est exclue, le *malin* en est banni; on n'y reçoit que le lugubre domino, caché sous son noir capuchon et marchant processionnellement comme un membre de saint-office à la suite d'un autodafé. Le bon ton exige que la gaité des bals de l'Opéra ne dépasse pas la joie d'un convoi funèbre et la folie d'un enterrement. Cette année, ce bal paraît avoir compté à peu près sur ses propres attraits; il veut qu'on l'aime pour lui-même, et ne cherche plus à exciter l'ardeur de ses amans par des primes d'encouragement: point de châte de mille écus, aux longues palmes vertes; point de magnifique piano; point de thé ciselé par Odier; le pinceau de Roqueplan, de Johannot et de Tanneur ne sera pas appelé, cette fois, à éveiller la gaité paresseuse; le carnaval finira sans que l'Opéra ait augmenté d'une table, d'un tableau, pas même d'un fichu et d'une collerette, le mobilier et la garde-robe de quelque heureux vainqueur au noble jeu de la loterie. En compensation, il s'est laissé prendre tout-à-coup d'une certaine humeur équestre; les chevaux de Franconi remplacent les gros lots: l'écuyer Lejeans est substitué au piano et au châte, et le grotesque Auriol supplée M. Lépaule et ses peintures. On a fait hier le premier essai de ce bal mêlé de sauts périlleux et d'équitation. Auriol a été vif, spirituel, charmant, comme de coutume. Cette première nuit s'est passée convenablement; mais elle n'était pas encore très bruyante et très peuplée. On ne se décide pas tout-à-coup à se promener de long en large toute la nuit au lieu de dormir sur un bon oreiller; c'est un plaisir auquel on a besoin de se préparer; la foule s'accroîtra de bal en bal, suivant l'usage, et bientôt on se marchera sur les pieds, et on ne pourra plus même lever le bras à son aise pour se frotter les yeux.

Puisqu'on parle de ce bal et de danses, n'oublions pas une nouvelle qui rentre naturellement dans notre sujet. Mlles Thérèse et Fanny Elssler sont de retour de Berlin, où elles ont épanoui pendant quelques mois la figure royale du vieux Frédéric Guillaume. Nous reverrons les deux sœurs cette semaine; le caissier de l'Opéra trouvera son compte à cet heureux retour, et le public aussi.

LE NATIONAL, 11 janvier 1836, p.1.

Journal Title:	LE NATIONAL
Journal Subtitle:	
Day of Week:	
Calendar Date:	11 JANVIER 1836
Printed Date correct:	
Volume Number:	
Year:	
Series:	
Issue:	
Pagination:	1
Title of Article:	THÉÂTRE DE L'OPÉRA.
Subtitle of Article:	La Saint-Bathélemy. — Les cloches. — Bal Masqué. — Mlles Fanny et Thérèse Elssler. — Le Foyer.
Signature:	
Pseudonym:	
Author:	Anonymous
Layout:	Front-page feuilleton
Cross reference:	